



Virgil Gheorghiu La résurrection d'un écrivain calomnié

Propos recueillis par **Daoud Boughezala**

La vingt-cinquième heure, paru en 1949, adapté au cinéma par Henri Verneuil, fit de lui l'une des grandes voix « antitotalitaires » du XX^e siècle. Mais comme tous les intellectuels roumains de sa génération, Gheorghiu dut faire face à une violente campagne lancée par la presse communiste. Son œuvre sombra dans l'oubli, jusqu'à la parution cette année d'un chef-d'œuvre posthume, *Dracula dans les Carpates*, fresque picaresque de la Roumanie sous occupation soviétique, aux éditions du Canoë. Explications de Thierry Gillybœuf, auteur de *Virgil Gheorghiu, l'écrivain calomnié*.

ÉLÉMENTS : Popularisé par le succès de *La vingt-cinquième heure*, Virgil Gheorghiu (1916-1992) a publié à titre posthume *Dracula dans les Carpates*, au printemps dernier. Pourquoi ce splendide roman a-t-il mis tant d'années à nous parvenir ?

THIERRY GILLYBŒUF. C'est une longue histoire. J'ai connu et fréquenté Gheorghiu pendant les six dernières années de sa vie. Après sa mort, en juin 1992, je suis allé voir chaque mois sa veuve, la Presbytera Ecaterina, jusqu'à sa disparition en août 2008. Nous nous étions pris d'une mutuelle affection, et un jour, elle m'a proposé de m'occuper de l'œuvre du « Père », comme elle disait, quand elle ne serait plus là. En décembre 2008, quelques jours avant Noël et quatre mois après la disparition de la Presbytera, on m'a demandé de venir vider leur appartement. Dans la cave, j'ai trouvé une cantine militaire à l'intérieur de laquelle il y avait plusieurs manuscrits.

Parmi eux figurait le manuscrit dactylographié de *Dracula dans les Carpates*, copieusement annoté de la main de Gheorghiu. Cela a été une totale découverte.

Son existence n'est mentionnée nulle part et, de surcroît, c'est le dernier roman écrit par Gheorghiu, en 1982, juste avant d'entreprendre la rédaction de ses *Mémoires*. Le

LA VINGT-CINQUIÈME HEURE, C'EST UN PEU DE L'HISTOIRE DE GHEORGHIU ET CELLE DE TOUTES CES POPULATIONS DÉPLACÉES, PENDANT ET APRÈS LA SECONDE GUERRE MONDIALE

manuscrit n'était pas publiable en l'état. Il fallait harmoniser les noms de lieux et de personnages, corriger quelques « roumanismes », etc.

Avec Colette Lambrichs, des éditions du Canoë, nous avons eu assez tôt ce projet de publication. Certaines vicissitudes éditoriales l'ont un peu retardé, et j'ai ensuite dû retravailler le manuscrit pour proposer une édition lisible qui respecte fidèlement l'œu-

vre et le style de Gheorghiu, en bénéficiant d'une vigilante relecture de Pierre Stapf. Cela explique la publication très tardive de ce formidable roman, quarante ans après sa rédaction.

ÉLÉMENTS : Revenons sur *La Vingt-cinquième heure*. Écrite à la fin des années 1940, cette œuvre raconte l'histoire d'un citoyen roumain déporté successivement, comme juif, nazi et Roumain après une dénonciation calomnieuse. En quoi Gheorghiu s'y est-il inspiré de sa vie ?

THIERRY GILLYBŒUF. Il y a une double inspiration autobiographique dans ce chef-d'œuvre. C'est à la fois un peu de l'histoire de Gheorghiu et celle de toutes ces populations déplacées, en particulier pendant et après la Seconde Guerre mondiale.

Le personnage de Iohann Moritz, le « héros » du livre, est l'un de ces paysans roumains que Gheorghiu a bien connus, lui qui est né et a grandi dans la Roumanie rurale. Mais des Iohann Moritz, il en a également connu plusieurs dans les différents camps américains où lui-même a été in-

Virgil Gheorghiu (1916-1992). Écrivain et pope, aussi à l'aise en français qu'en roumain, connu du grand public pour un livre et une polémique monstre lancée par *Les Lettres françaises*, une spécialité maison depuis l'affaire Kravtchenko, en 1949. Elle entraîna une longue éclipse de l'œuvre de Gheorghiu.

terné pendant près de deux ans. Ce que raconte Gheorghiu, c'est le caractère « automatique » de ces arrestations qui reposent sur une forme d'idéologie délirante mâtinée d'arbitraire. Cependant, c'est dans un autre personnage du roman que Gheorghiu s'est représenté : l'écrivain et intellectuel Traian Koruga. C'est son double. Et l'on peut même concevoir qu'il incarne une forme de concentré, au sens chimique du terme, de ce que Gheorghiu a été durant ces années-là. Les pétitions qu'écrivit Koruga pour réclamer sa libération comptent parmi les pages qui font le génie de ce roman.

ÉLÉMENTS : Hélas, le contexte éclipse parfois le texte. En l'occurrence, Virgil Gheorghiu traîne depuis soixante-dix ans une réputation d'antisémite. Quel a été l'élément déclencheur de « l'affaire Gheorghiu » ?

THIERRY GILLYBŒUF. C'est une histoire longue et complexe. En janvier 1953, quand il publie son nouveau roman, *La seconde chance*, *Les Lettres françaises*, ce journal qui n'a tenu à cette époque que grâce à son financement par Moscou, publie des extraits d'un reportage de guerre que le jeune Gheorghiu avait rédigé dix ans plus tôt, et l'accusent d'être un antisémite notoire.

Il y a bel et bien dans ce reportage des pages et des propos antijuifs déplorables, bien qu'inscrits dans un contexte mouvementé, celui du combat pour la Bessarabie. Ces lignes sont d'autant plus regrettables qu'elles ont été écrites quelques mois après le pogrom de Iași. Il n'en reste pas moins que ce reportage se devait d'être au service de la propagande d'État de l'époque.

Il ne s'agit pas de dédouaner Gheorghiu de ce qu'il a écrit, mais d'essayer d'en comprendre le contexte. Ce qui reste inexplicable dans ces pages, c'est que jamais plus ailleurs dans son œuvre, on ne trouvera l'équivalent de tels errements. D'autant moins que la mère de sa femme était juive – elle servira de modèle au personnage de Nora West dans *La vingt-cinquième heure*. Au contraire, dans *La seconde chance*, Gheorghiu va même parler en des termes

assez durs des pogroms en Roumanie, ce dont s'agacera, par exemple, un Mircea Eliade qui redoutait que l'on s'intéresse de trop près à ce sujet.

ÉLÉMENTS : La campagne des *Lettres françaises* a démarré quelques années après la sortie de *La vingt-cinquième heure*. Pourquoi l'avoir attaqué à ce moment précis ?

THIERRY GILLYBŒUF. Aux yeux de *Lettres françaises*, Gheorghiu avait le tort d'avoir critiqué le régime communiste, ce qui le désignait d'emblée à la vindicte d'un journal qui, deux mois plus tard, devait pleurer toutes les larmes de son corps à la mort de Staline, en se livrant à des éloges délirants et obscènes du « Petit Père des Peuples ».

Mais derrière ces attaques, il y avait surtout la vengeance personnelle d'une traductrice. Quand Gheorghiu et sa femme sont arrivés clandestinement à pied en France, à l'été 1948, il avait avec lui le manuscrit dactylographié, en roumain, de *La vingt-cinquième heure*. Eliade s'était enthousiasmé pour ce livre et avait fait jouer ses contacts pour le publier. Pour le traduire, on avait sollicité une jeune Roumaine en exil, Monica Lovinescu, qui signa sa traduction du pseudonyme de Monique Sainte-Côme.

Après l'immense succès du livre – plus d'un million d'exemplaires vendus –, elle a demandé à percevoir des droits sur les ventes. Gheorghiu, qui lui avait payé sa traduction, a refusé. On peut juger que c'est inélégant, il n'en était pas moins dans son droit. Monica Lovinescu lui a intenté un procès qu'elle a perdu au printemps 1951. C'est elle, et son mari Virgil Ierunca, qui ont consciencieusement traduit les passages les plus infamants du fameux reportage de guerre, qu'ils ont ensuite remis aux *Lettres françaises*. Quatre années après l'affaire Kravchenko¹, on retrouve exactement les mêmes méthodes, les mêmes accusations et les mêmes accusateurs. La haine de Monica Lovinescu à l'encontre de Gheorghiu ne s'est jamais tarie. En 2001, elle a publié ses mémoires, dans lesquels elle consacre deux pages ordurières à Gheorghiu, plus de cinquante ans après les faits. Elle a pris soin d'en faire parvenir un exemplaire à la Presbytera, non sans avoir signalé et souligné les pages en question. Le mal était fait. Gheorghiu portera toute sa vie ce qu'il a appelé le « sceau de l'infamie ».

ÉLÉMENTS : Expiait-il un passé fasciste dans les rangs de la Garde de fer comme ses compatriotes Cioran et Eliade ?

THIERRY GILLYBŒUF. Absolument pas. Pourtant, il aurait pu, puisqu'il avait travaillé comme stagiaire dans le journal de Nae Ionescu, cette importante figure intellectuelle pour toute une génération de jeunes Roumains qui devait rallier la Garde de fer. Loin d'y adhérer, Gheorghiu a même publié une plaquette intitulée *Armand Călinescu* (1939), juste après l'assassinat du Premier ministre par neuf membres de la Garde de fer, ce qui lui a valu de sérieuses menaces de mort. L'ouverture des archives de cette organisation a permis de montrer que le nom de Gheorghiu n'y figure à aucun moment. Il pouvait d'autant moins la soutenir qu'il a fini par perdre sa carte de presse en raison des origines juives de sa femme.

ÉLÉMENTS : C'est tout le paradoxe de Gheorghiu. Inclassable, il est resté très isolé parmi la diaspora roumaine anticommuniste exilée à Paris. Comment l'expliquez-vous ?

THIERRY GILLYBŒUF. Moi qui ai connu cet homme d'une grande gentillesse, doté d'un solide humour, je ne m'explique ni cet isolement, ni cette haine tenace dont il faisait l'objet au sein de la communauté roumaine en exil.

Il a très peu fréquenté Cioran et Ionescu. Eliade lui en voulait. D'autres exilés Roumains l'accusaient d'être un agent double de la Securitate sous le nom de code d'*Ovidiu* – ce que l'ouverture des archives de la sinistre police secrète roumaine a permis de démentir une bonne fois pour toutes. Peut-être que Monica Lovinescu, depuis son exil parisien, elle-même proche de Ionescu, s'est employée à entretenir ces accusations. Je crois aussi qu'on a beaucoup jalouisé son succès. ▀

Virgil Gheorghiu, *Dracula dans les Carpates*, Éditions du Canoë, 536 p., 23 €.

Thierry Gillybœuf, *Virgil Gheorghiu l'écrivain caennais*, La Différence, 96 p., 14 €.

1. Diplomate soviétique ayant fait défection, il a publié *J'ai choisi la liberté* (1947). Sa dénonciation du totalitarisme soviétique lui attire une campagne des *Lettres françaises* qui l'accusent d'être un agent américain. Kravchenko porte plainte pour diffamation et gagne son procès en avril 1949.